



La Librairie
Universitaire

Thèses & essais

Abdoulaye TOURÉ

La Seconde Guerre Mondiale vécue d'en bas au Sénégal

*Historisation populaire
et connexions individuelles*



**LA SECONDE GUERRE MONDIALE
VÉCUE D'EN BAS AU SÉNÉGAL
HISTORISATION POPULAIRE
ET CONNEXIONS INDIVIDUELLES**

*Collection « La librairie Universitaire »
Thèses & essais N° 1*

Abdoulaye TOURÉ

**LA SECONDE GUERRE MONDIALE
VÉCUE D'EN BAS AU SÉNÉGAL
HISTORISATION POPULAIRE
ET CONNEXIONS INDIVIDUELLES**



© L'HARMATTAN-SÉNÉGAL, 2014
« Villa rose », rue de Diourbel, Point E, DAKAR

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-99903-9

EAN : 9782296999039

À mon fils Omar Abdallah TOURÉ, le seul garçon que le bon DIEU, dans son infinie Générosité, m'avait prêté, le 31 octobre 1988. ALLAH, LE TOUT PUISSANT me l'a repris le dimanche 1^{er} février 2004, jour de la Tabaski, peu de temps après la prière à laquelle il avait lui-même pris part.

Aux acteurs anonymes de la Seconde Guerre mondiale, ces « obscurs héros du quotidien », des sans-voix dont la voie compte pourtant.

PRÉFACE

De nombreux ouvrages ont été écrits sur la « force noire » qu'ont constituée les tirailleurs sénégalais pendant la Seconde Guerre mondiale et sur le solide appoint qu'ils ont apporté à la France métropolitaine durant les combats de 1940. Comme en 1914-1918, ils ont été nombreux à s'être sacrifiés sans avoir été récompensés à leur juste valeur. En revanche, on passe assez vite sur l'effort de guerre consenti sur place. Peu de livres traitent du vécu de la population locale et des difficultés auxquelles elle a dû faire face. L'ouvrage de Monsieur Abdoulaye Touré vient combler ce déficit de connaissances en abordant longuement cet aspect : restituer la quotidienneté des gens d'en bas en privilégiant l'oralité. L'auteur est allé à la rencontre de paysans et de citadins qui ont vécu cette période tragique. Cette enquête de terrain auprès d'une trentaine de témoins signe l'originalité du travail ; car elle démontre l'importance et l'apport des sources orales dans un pays africain engagé dans une guerre métropolitaine qui se résumait pour lui à une lourde contribution militaire et économique.

Après avoir rappelé dans son introduction la position du Sénégal durant la Seconde Guerre mondiale, Abdoulaye Touré justifie le choix qu'il a fait de privilégier l'histoire orale dans ses recherches sur la vie quotidienne. S'appuyant pour sa démonstration sur les travaux de nombreux historiens sénégalais dont ceux de Monsieur Boubacar Barry, il explique la force de la tradition africaniste de la primauté de la parole sur l'écrit ce qui lui vaut, explique-t-il, le terme de « civilisation d'oralité ». Selon ses propres termes, il a enquêté auprès des porteurs de mémoires, ces « locuteurs » détenteurs d'une partie de la parole qu'il subdivise en plusieurs catégories pertinentes. Il y a les locuteurs énonçant un événement qu'ils n'ont pas vécu mais dont ils ont entendu parler par un de leurs proches, les locuteurs-témoins formulant une expérience partagée ensemble, enfin les locuteurs-acteurs d'un événement vécu de façon collective mais qu'ils racontent différemment en raison de leur personnalité et de l'apport des autres qu'ils intègrent plus ou moins à leur récit. À cela s'ajoutent ceux dont la place dans la société en font des agents de production orale. Ainsi « le griot, ce personnage mythique considéré comme un document parlant » ou encore le vieillard bénéficiant d'un statut privilégié à cause de son âge et dont la parole apparaît comme étant fiable. Certes, entre tous ces producteurs de mémoire, des différences existent : il est difficile d'accorder la même valeur à celui qui raconte une séquence historique qui lui a été transmise mais dont il n'a pas été témoin qu'à un ancien combattant ayant payé

de sa personne ou à une mère de famille sévèrement touchée par les restrictions qui ont frappé son foyer. Ainsi lorsqu'il rentre au pays le soldat est élevé par les habitants du village au rang de « trésor humain vivant » et son témoignage est considéré comme source de foi. Il n'en demeure pas moins que tous apportent leur éclairage à certaines séquences de la vie quotidienne au Sénégal durant la Seconde Guerre mondiale.

Parmi les langues les plus usitées, le wolof reste celle d'unification du pays d'où l'importance que donne l'auteur au mécanisme d'historisation de l'événement dans cette langue. La population largement dominée aux plans ethnique et linguistique par les groupes wolof a recours par tradition aux actions importantes qu'elle vit comme mode de repérage dans le temps. On relève deux modes de datation autour du substantif *At*, *Atam* qui signifie « c'est cette année-là que » et *Atum* qui devient « l'année de ». Certains faits mis en relief, mémorisés par un groupe peuvent devenir des marqueurs temporels au point de laisser leur empreinte à l'année civile et de devenir des années-événements qui sont des années référencées. Par contre-coup, l'événement-repère, partie intégrante de la civilisation africaine se fait « un instrument de mesure, un moyen de datation ».

Deux années – événements ont un écho dans la mémoire du pays en 1939-1940 : la mobilisation et l'épisode de Dakar encore évoqués aujourd'hui. Lorsque la guerre éclate, on relève à travers les documents d'archives un sentiment de patriotisme parmi les habitants du Sénégal et même un certain enthousiasme comme l'affirme le gouverneur général du Sénégal, Parisot lorsqu'il décrit l'état d'esprit de la population favorable à la mobilisation. Pour autant au regard des témoignages oraux recueillis par l'enquêteur, il semble qu'il y ait un certain hiatus entre les sentiments de la base et les représentants officiels concernant l'enrôlement et l'effort de guerre économique même. La Force noire combattante, incarnée par les Tirailleurs sénégalais ne comprend pas que des soldats sénégalais mais englobe tous les combattants africains au service de la France. La contribution du Sénégal est de loin l'une des plus importantes. La mobilisation est relayée par les chefs de canton chargés de débusquer les jeunes recrues les plus robustes. Pour la famille, l'enrôlement est perçu comme « un voyage sans retour » d'où l'utilisation de nombreuses pratiques occultes destinées à empêcher le départ ou à tout le moins à assurer une protection contre la mort. Fabriqués à base de feuilles d'arbre, d'écorce, de racine, de tissu, ces produits mystiques étaient nombreux et Abdoulaye Touré en donne de nombreux exemples. L'arsenal utilisé, qui réussit à empêcher le départ

de certaines recrues rendues inaptes, joue un rôle non négligeable que le chercheur détaille longuement. À cette ponction en hommes s'ajoute également l'effort de guerre en vivres dont le gouverneur se fait l'écho, assurant que la Métropole attend beaucoup du Sénégal et qu'elle ne sera pas déçue. Chaque année voit se dessiner un quota concernant la livraison du mil mais surtout celle de l'arachide, considérée comme le premier des produits de guerre au point que l'on a pu parler de « bataille de l'arachide ».

En France métropolitaine, les Tirailleurs sont d'excellents combattants et montrent un comportement héroïque qui leur vaut la haine des nazis. De nombreux cadres européens – à l'exemple du préfet d'Eure-et-Loir Jean Moulin qui refuse de signer un texte accusant à tort les tirailleurs du 26^e RTS de s'être livrés à des exactions contre les civils – tentent de protéger les soldats. Cela n'empêche guère le nombre des victimes de s'élever à plusieurs centaines durant les combats de 1940 ; beaucoup sont massacrés en groupe comme à Chasselay dans le Rhône, épisode évoqué par Abdoulaye Touré. Les prisonniers sont nombreux, 16 000 Sénégalais qui sont filmés pour les besoins de la propagande nazie. À la fin de la guerre, lorsque les Tirailleurs sénégalais retournent en AOF, des problèmes éclatent. Cantonnés à Thiaroye à la périphérie de Dakar, les soldats s'impatientent des lenteurs de la démobilisation et réclament au moment des formalités davantage de considération et d'équité dans le traitement de leur solde ce qui est loin d'être le cas. Cela donne naissance à une mutinerie durement réprimée le 1^{er} décembre 1944. On compte une trentaine de morts et autant de blessés.

L'autre événement marquant qui a fortement perturbé les habitants en septembre 1940 est le bombardement de Dakar. Même s'ils n'étaient pas présents dans la capitale au moment du drame, les 23, 24, 25 septembre, cet épisode fait partie du vécu des contemporains et connu sous le nom de « balles de Dakar ». Pour reprendre la capitale de l'AOF aux ordres de Vichy, une escadre alliée se présente devant Dakar tandis que De Gaulle tente à plusieurs reprises d'obtenir pacifiquement le ralliement du gouverneur Général Boisson. Des tracts sont largués. Pour le chef de la France Libre, il s'agit d'éviter une invasion allemande. Les autorités de Dakar restant sourdes à ce discours ouvrent le feu. Le 23, des tirs éclatent touchant le capitaine d'Argenlieu et un officier qui avaient débarqué pour remettre un document au gouverneur Boisson. Le 24, les positions anglaises se durcissent, appelant à nouveau à cesser le combat. Le bombardement de Dakar commence touchant des cibles militaires et civiles. Son bilan est lourd : 175 morts et 350 blessés

suivant les archives nationales d’Outre-mer. Sur le plan de la mémoire, les souvenirs se sont cristallisés autour du largage des bombes et de la panique qui a suivi. Sans bien comprendre les enjeux qui déchiraient les différents camps, le discours s’est focalisé autour des conséquences de l’événement, en particulier par l’exode qui s’en est suivi. Les témoins acteurs rappellent les aspects les plus visibles des faits : la brume qui s’étendait sur Dakar, la pluie de tracts et surtout le grondement des bombes qui a provoqué des départs spontanés dans des directions multiples. Le commun des mortels évoquent cette fuite avec des cas précis qu’a pu enregistrer le chercheur comme « cet oreiller confondu avec un bébé » ou « un banc porté à la place de son propre bébé » par des femmes affolées. Quelques personnes se souviennent encore des « fuyards » les pieds en sang qui dormaient à même le sol recrus de fatigue, un interne en médecine évoque le cas de blessés qu’il fallait opérer d’urgence dans de difficiles conditions. Pour ceux qui étaient partis au loin, les autorités organisèrent le retour des évacués par chemin de fer dans des trains spécialement affrétés.

Entre 1940-1945, la famine est un élément récurrent au point que le concept *Atum xiif ba* ou année de la famine ne suffit plus pour dater précisément une année. Témoins oculaires ou auditeurs d’acteurs évoquent d’autres renseignements pour aider à la datation. Apparaissent des indicateurs de dénuement concernant l’habillement, la nourriture et la santé. *Atum rafle ga* désigne l’année de la pénurie vestimentaire, l’attribut *rafle* indiquant un déficit en vêtements. Avec la guerre, il ne s’agit plus d’un manque mais d’une inexistence de tissus. La plupart des informateurs rapportent que l’attribution de tickets pour l’obtention de tissu était soumise à la commercialisation par le paysan de graines d’arachides. Cette pénurie vestimentaire entraîne pour les habitants la nudité, la quasi-nudité ou l’emprunt d’habits, éléments caractéristiques de « civilisation de guerre ». Face à cette crise, dans certaines régions, on en revient à la culture et au tissage du coton. Dans d’autres endroits, des sacs d’arachide ou de farine sont utilisés comme vêtements. Pour l’obtention de la nourriture, la carte d’alimentation est au cœur du dispositif alimentaire. Mais la pénurie est telle que le *rakkal*, le résidu de l’arachide, présenté sous forme de galette et destiné au bétail reste pour la population une denrée de première nécessité. *Atum rakkal ga* devient un épisode dans une famine persistante qui voit s’ajouter aux difficultés alimentaires des problèmes climatiques. L’irruption du *rakkal* dans la préparation des repas journaliers est si importante qu’elle constitue *a posteriori* un événement repère qui structure à la fois la mémoire collective et individuelle. L’une des conséquences de cette disette est

que les familles complètent leur maigre alimentation par des fruits et des tubercules sauvages voire même par les feuilles des arbres. Il faut attendre l'automne 1944 pour constater des améliorations durables dans l'alimentation. La santé elle-même est atteinte. *Atum ramm ga* ou année de la gale correspond à l'année 1944 marquée par une épidémie de démangeaisons, due à un manque d'hygiène, à l'absence de savon en particulier. La prise en charge de la gale et des plaies qui en découlent est essentiellement familiale avant que les autorités sanitaires ne s'y intéressent.

Dans la dernière partie de son ouvrage, l'auteur s'intéresse à la création artistique et littéraire en temps de guerre. Il rappelle que les deux événements majeurs comme la mobilisation et les balles de Dakar ont donné lieu à de nouveaux concepts. Ainsi *gissumala mbaaw* « *je ne t'ai pas vu à Mbao* » signifie « tu es malheureux », allusion à la fuite de la ville de Dakar en septembre 1940 où quiconque atteignait Mbao pouvait se dire sain et sauf, hors d'atteinte des bombardements. Hitler est tourné en dérision et prétexte à toutes sortes de chansons le stigmatisant et appelant sur lui une mort tragique. La disette donne naissance à diverses plaintes. Plus tardivement le film d'Ousmane Sembène *le camp de Thiaroye* rappelle les événements douloureux de 1944 tandis que le lieu même devient lieu de mémoire.

Avant même la naissance d'une pièce d'état civil, les années événements de la guerre sont autant de repères utilisés par les porteurs des sources orales. Nier l'importance de cette tradition dans la reconstitution du passé serait se couper d'éléments intéressants. À côté de documents écrits, la « parole-source » est nécessaire pour enrichir et compléter la réalité de la guerre. On le voit à travers de multiples exemples. Ainsi l'épisode de la gale où celle-ci est considérée comme une maladie banale et peu évoquée par l'administration de la santé publique. Et pourtant les témoignages oraux sont unanimes à considérer la gale comme la maladie la plus caractéristique de 1944 au point d'en faire une année référencée. S'agissant d'événements personnels ou familiaux, les détenteurs de sources orales montrent que leur parole permet de parachever voire de mieux comprendre l'histoire écrite. En donnant à la population la possibilité de s'exprimer, elle favorise un croisement indispensable entre l'histoire événementielle et l'évocation de la vie quotidienne. Le travail de monsieur Abdoulaye Touré en apporte une preuve éclatante. Grâce à lui, des pans entiers des « réalités sous-jacentes de la guerre » sont mis en lumière.

Dominique Veillon

Directrice de recherche Honoraire CNRS, Paris

TRANSCRIPTION DES TERMES WOLOF¹

Correspondances phonétiques

L'alphabet wolof compte trente et une lettres (31), vingt et une (21) consonnes simples et dix (10) voyelles.

Les voyelles : à chaque voyelle brève correspond une voyelle longue, sauf pour la voyelle /à/.

Les brèves			Les longues		
a	alal	fortune	aa	aal	pardonner
à	àll	brousse	--	--	---
ã	ahã	oui	ãa	hãa	ha, bon
e	set	propre	ee	æet	chercher
é	wér	sain	ée	ʔéer	adosser
ë	kër	maison	ëe	ëer	variété de poisson
i	cin	marmite	ii	iir	Ventre
o	xol	cœur	oo	oor	commencer
ó	óbbali	bailler	óo	óot	linge
u	tur	nom	uu	uul	enterre

Les consonnes : en wolof, la majorité des consonnes simples peuvent être gémínées.

Les simples			Les gémínées		
b	baax	à	bb	dëbb	piler
c	ceeb		cc	xëcc	tirer
d	dox	rcher	dd	tëdd	se coucher
f	for	nasser	--	--	--
g	gan	anger	gg	dagg	couper
h	ahãkay	si	--	--	--
j	jabar	ouse	jj	gejj	poisson sec
k	këll	ebasse	kk	lekk	manger
l	loxo	in	ll	dàll	chaussure
m	mar	oir soif	mm	sàmm	berger
n	nen	f	nn	génn	sortir
ñ	ñaw	idre	ññ	wàññi	diminuer
ŋ	ŋaam	choire	ŋŋ	doŋŋ	seulement

¹ Voir les décrets 75-1026 du 10 octobre 1975 et 85-1232 du 20 novembre 1985, relatifs à l'orthographe, à la séparation et à la transcription des mots en wolof.

p	pax	u	pp	bopp	tête
q	ñaq	eur	--	--	--
r	rээр	du	rr	tàng jérr	très chaud
s	suuf	de	--	--	--
t	taw	tie	tt	bëtt	percer
w	wax	ler	ww	jaww	espace
x	xeex	mbattre	--	--	--
y	yax		yy	bàyyi	Laisser

Exemples de valeurs phonétiques

c : s'entend en répétant *Thiers* ou *tiers*

x : se prononce en disant *jota* en espagnol

j : s'entend comme *dieu*

ñ : s'entend dans *pagne*

ë : se prononce comme *eu*

SIGLES, ABRÉVIATIONS, ACRONYMES

AEF	: Afrique équatoriale française
AOF	: Afrique occidentale française
ANOM	: Archives nationales d'outre-mer (Aix-en-Provence)
ANS	: Archives nationales du Sénégal
ANSD	: Agence nationale de la statistique et de la démographie
APA	: Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique
BDS	: Bloc démocratique sénégalais
BTS	: Bataillon des Tirailleurs sénégalais
CAA	: Commission allemande d'Armistice
CAEC	: Centre africain d'animation et d'échanges culturels
CESTI	: Centre d'étude des sciences et techniques de l'information
CFLN	: Comité français de libération nationale
CODESRIA	: Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique
CCE	: Comité du Commerce extérieur
CLEC	: Comité local des Echanges commerciaux
CNRS	: Centre national de la recherche scientifique
CRDS	: Centre de Recherche et de Documentation du Sénégal
DAT	: Direction de l'aménagement du territoire
DCA	: Défense anti aérienne
DPS	: Direction de la prévision et de la statistique
ENFOM	: École nationale de la France d'outre-mer
FFL	: Forces françaises libres
FIDES	: Fonds d'investissement pour le développement économique et social
GIE	: Groupement d'intérêt économique
GPRF	: Gouvernement provisoire de la République française
IFAN	: Institut français d'Afrique noire (1936-1966)
IFAN	: Institut fondamental d'Afrique noire (1966-1986)
IFAN/CAD	: Institut fondamental d'Afrique noire Cheikh Anta Diop (à partir de 1986)
IHTP	: Institut d'histoire du temps présent
J.O.A.O.F	: Journal officiel de l'Afrique occidentale française
J.O.S	: Journal officiel du Sénégal
MEFP	: Ministère de l'Économie des Finances et du Plan
MSU	: Michigan State University

NOVASEN	: Nouvelles Arachides du Sénégal
ONG	: Organisation non gouvernementale
ONU	: Organisation des Nations unies
OPS	: Opérateurs privés stockeurs
PDS	: Parti démocratique sénégalais
PRA	: Parti du regroupement africain
PS	: Parti socialiste
PUD	: Presses universitaires de Dakar
QPC	: Question prioritaire constitutionnelle
RAC	: Régiment d'artillerie coloniale
RFM	: Radio Futurs Médias
RTS	: Régiment des Tirailleurs sénégalais
RGPH	: Recensement général de la population et de l'habitat
RTS	: Régiment des Tirailleurs sénégalais
SDN	: Société des Nations
SFIO	: Section française de l'Internationale ouvrière
SMDR	: Société mutuelle de Développement rural
SMRP	: Société mutuelle de Production rurale
SOCOSAC	: Société commerciale et industrielle du sac
SIP	: Société indigène de prévoyance
SP	: Société de Prévoyance
S S	: SchutzStaffe (bataillon de protection allemand)
STO	: Service du Travail obligatoire
SUNEOR	: <i>Sunu Or</i>
UCAD	: Université Cheikh Anta Diop
UPS	: Union progressiste sénégalaise

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Cartes	Pages
Locuteurs wolof en première langue.	112
Locuteurs wolof en deuxième langue.....	113
Diagramme	
Locuteurs des langues nationales en valeur relative	109
Références iconographiques	
Bataille de l'arachide.....	59
Arbre-fétiche	147
Vétiver.....	148
Vigne de Bakel.....	148
<i>Lock</i> de Ndémène	149
Tenue mystique	149
Le cuirassé Richelieu	159
Rue Rafennel bombardée	160
Cargo Tocoma	160
Tacoma en flammes	161
Balise avec signalétique de l'épave du Tocoma.....	161
Documents d'archives	
Carte individuelle d'alimentation pour les colonies.....	198
Carte d'alimentation	198
Carte familiale de rationnement	199
Données démographiques et électorales sur le Sénégal dans les années 1950.....	277
Tableau sur des résultats électoraux.....	280

INTRODUCTION

Cet ouvrage est extrait de ma Thèse de Doctorat d'État sur le thème « Une construction historique à base d'oralité. La Deuxième Guerre mondiale vécue d'en bas au Sénégal : événements-repères, mémoire collective et consciences individuelles ». Il faut le reconnaître, les deux guerres mondiales ont fait l'objet de publications riches et variées mais celles-ci, pendant longtemps, ont réservé un traitement quasi prépondérant aux acteurs officiels. La prise en compte des acteurs anonymes dans leur quotidienneté n'est pas encore suffisamment déclinée dans les reconstitutions de l'histoire savante. Ce phénomène de relégation des « sans voix », observable dans beaucoup d'exemples d'écriture de l'histoire, est encore plus visible avec la Seconde Guerre mondiale qui, pourtant, peut encore exhiber certains de ses témoins oculaires. Ce constat a largement influencé le choix du thème.

Ce choix porté sur la Seconde Guerre mondiale est d'abord une conséquence logique de la nature de notre domaine d'investigation ; celui-ci, pour donner plus de visibilité et d'objectivité à la construction historique sur des mécanismes d'historisation élaborés par des acteurs anonymes et sur la quotidienneté de guerre, privilégie le témoin oculaire et l'acteur.

Réaliste, le choix l'est aussi, dans la mesure où, par rapport à la Première Guerre mondiale, la mémoire collective s'est signalée, sur le terrain, par une indigence notoire des témoignages oraux relatifs à des événements-repères. La seule année-événement qui nous a été communiquée, de manière récurrente d'ailleurs, est l'année du recrutement intense de soldats, rendue par le syntagme nominal wolof « *atum dawal japp* », littéralement, « l'année du cours et attrape » ; c'est l'année de la course poursuite pour fournir à la France de nouvelles recrues.²

Dans l'esprit de notre choix thématique et méthodologique, une construction historique sur la première guerre mondiale présente donc un handicap substantiel par rapport aux informations mais surtout aux informateurs qui, comme nous l'avons précisé plus haut, doivent être, de préférence, des témoins ou des acteurs encore vivants.

² Blaise Diagne, premier député noir du Sénégal, élu en 1914, fut nommé, en 1918, Commissaire de la République chargé du recrutement avec rang de Gouverneur général. Le recrutement organisé à l'époque a fait penser à la « chasse à l'homme » durant la traite atlantique. Pour mémoire, rappelons que sur un objectif de 40.000 soldats pour l'Afrique occidentale française (AOF), il en a fait recruter 63 378, soit un taux de réalisation de 158,44 %.

Généralement, en Afrique, les restitutions écrites sur la Seconde Guerre mondiale effleurent, si elles ne les ignorent pas, les réalités quotidiennes de la « marge ».³ La marge, que d'aucuns assimilent à un « oublié » de l'histoire officielle, a pourtant joué sa partition dans la guerre en tant qu'actrice et/ou victime. Cette entité dont la réalité sémantique renvoie à un contenant et à un contenu socio-économico-culturel est loin d'épuiser ses offres d'objets d'étude pour l'analyse et la compréhension des dynamiques sociales qui structurent le monde et reflètent la marche de l'humanité.

Si en Europe, la prise en compte des populations dans une quotidienneté de guerre a fini de révolutionner les constructions historiques en la matière, au Sénégal, les supports didactiques sur la Seconde Guerre mondiale sont muets sur les mécanismes d'appropriation et de réinvestissement du vécu collectif inspirés par la quotidienneté de guerre.⁴ Cette histoire officielle se focalise sur les causes, le déroulement des opérations militaires et les conséquences du conflit avec, en appoint, l'effort de guerre sous ses formes humaine et matérielle. Non seulement cette lacune des manuels scolaires n'est pas encore officiellement comblée, mais les nombreux travaux de recherche, malgré leur aspect novateur, confinent la quotidienneté dans un statut de parent pauvre.

La non prise en compte effective de la voix d'acteurs populaires longtemps négligés, voire ignorés par « l'histoire savante », est une réalité que nombre d'historiens déplorent. René Faval en a fait le constat à l'occasion d'assises internationales sur la Mémoire :

« l'histoire officielle nous relate les faits et gestes des Césars et des Napoléons, mais elle oublie trop souvent la foule des hommes qui en sont les acteurs et parfois même les réalisateurs. Lorsqu'on parle avec les gens, avec les protagonistes et les comparses des événements qui nous sont contemporains, on s'aperçoit qu'il existe aussi une réalité autre que celle prétendue « officielle ». Nous découvrons des faits plus cachés, bien plus humains, riches en sensibilité, en expériences de vie, d'où ressortent la complexité

³ Nous empruntons le terme à Ousseynou Faye qui a soutenu en 2000, à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, une thèse de Doctorat d'Etat-es-Lettres intitulée « une enquête d'histoire de la marge : Production de la ville et Populations africaines à Dakar de 1857 à 1960 » 761 pages.

⁴ Parmi ces travaux, nous citons, à titre indicatif, deux ouvrages de Dominique Veillon.

La mode sous l'occupation : débrouillardise et coquetterie dans la France en guerre, 1939-1945. Paris : Payot, 1990 ; 280 pages.

Vivre et survivre en France, 1939-1947. Paris : Payot, 1995 ; 371 pages.

des rapports interindividuels et le vécu des individus, de leur pays, de leur nation tout entière. C'est un tableau qui nous permet de saisir la vie dans son processus de formation-transformation et dans son dynamisme interne. »⁵

Si en Afrique, les mutations dans ce domaine sont encore timides, en Europe, des réajustements épistémologiques et méthodologiques sont aujourd'hui nettement visibles dans l'espace des productions scientifiques. Des acteurs longtemps confinés dans l'anonymat sont aujourd'hui de plus en plus exhumés et réhabilités comme le fait observer, si justement, François Dosse :

« nous sommes passés insensiblement de la grande biographie des héros de l'histoire, de Louis XI à Napoléon en passant par Charles Quint, aux biographies des obscurs héros du Quotidien. »⁶

Cette nécessité d'ajustement, partagée par beaucoup d'historiens de métier, ne cesse de se manifester à travers des actions concrètes visant à valoriser des itinéraires individuels pour compléter l'information historique sur un passé collectif mais différencié. La mise en commun de résultats de recherche entre l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHPT) et l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA), fondée en 1992, en est un exemple vivant.

Dans un éditorial consacré à cette œuvre commune, Fabrice d'Almeida et Christian Ingrao le montrent bien en soulignant que

« l'extension de cette pratique d'écriture de soi à toutes les couches de la population a rendu possible des recoupements et des réflexions sur les pratiques sociales et, partant, réévalué ces écrits aux yeux des historiens ». ⁷

Ainsi, avec l'apport du patrimoine autobiographique sur la Seconde Guerre mondiale, des possibilités d'étude de cas sont offertes par des

⁵ René Faval : note de présentation aux Rencontres internationales sur « CROIRE LA MEMOIRE ? Approches critiques de la mémoire orale. Saint-Pierre Hôtel La Lanterna, 16, 17 et 18 octobre 1986. Ce colloque international a été coorganisé par l'Association Valdôtaine des Archives Sonores (AVAS), le Centre Alpin et Rhodanien d'ethnologie de Grenoble (CARE) et le Centre de Recherches méditerranéennes sur les Ethnotextes, l'Histoire orale et les Parlers régionaux d'Aix-en-Provence (CREHOP).

⁶ François Dosse. *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la Nouvelle histoire*. Édition La Découverte. Paris 1987. P. 6.

⁷ Fabrice d'Almeida. Christian Ingrao. Editorial Bulletin IHPT n° 85, Témoignages autobiographiques 1939-1945, Catalogue IHPT/APA, année 2005, p. 4.

manuscrits sur des trajectoires individuelles de figures anonymes dans un vécu collectif.

La construction historique, à partir et autour d'événements relativement récents, a permis de mettre au jour « l'histoire immédiate » puis sa sœur cadette « l'histoire du temps présent ». Toutes deux, dans leur méthode, épousent les contours de l'histoire à sa naissance en Grèce : « ce que l'on sait pour l'avoir vu. » Plutôt que de verser dans un débat d'école, nous reprenons, pour les besoins de l'éclairage conceptuel, les définitions qu'en donnent les tenants de ces approches historiennes.

Dans une étude consacrée à l'histoire immédiate, Jean François Soulet soutient que celle-ci porte sur

« l'ensemble de la partie terminale de l'histoire contemporaine, englobant aussi bien celle dite du temps présent que celle des trente dernières années ; une histoire qui a pour caractéristique principale d'avoir été vécue par l'historien ou ses principaux témoins ». ⁸

Dans un article sur le temps présent, copublié par Denis Peschanski, Michael Pollak et Henry Rousso, l'on note que

« le temps présent a un champ qui couvre une séquence historique marquée par deux balises mobiles. En amont, cette séquence remonte jusqu'aux limites de la durée d'une vie humaine, soit un champ marqué d'abord et avant tout par la présence de « témoins » vivants, trace la plus visible d'une histoire encore en devenir. Le témoin est tout autant une présence réelle, un contemporain de chair, de sang et de souvenirs, qui conditionne le travail de l'historien qu'il le veuille ou non, qu'une figure reconstituée, un « personnage historique » auquel le chercheur, pour les besoins de la cause, donne un statut particulier, en le choisissant, en le sollicitant, en l'interrogeant. En aval, cette séquence est délimitée par la frontière, souvent délicate à situer, entre le moment présent – « l'actualité » – et l'instant passé ». ⁹

Dans le contexte mondial qui est le nôtre, en particulier en Afrique où l'histoire en dépôt dans les mémoires a longtemps attendu sans être écrite, – ce qui d'ailleurs a constitué l'ossature de l'argumentaire des

⁸ Jean François Soulet : *L'histoire immédiate*. Q S J ? Paris. PUF, première édition, avril 1994.

⁹ Peschanski. D, Pollak. M, Rousso. H. « Le temps présent, une démarche historique à l'épreuve des sciences sociales » in *Cahiers de L'IHTP*, juin 1991, 18 : 9-10. Ce groupe reprend et enrichit les idées de François Bedarida sur la question.

contestataires de la tradition orale –, cette démarche historique répond à un besoin social, celui de dire et d'écrire la vérité sur un passé commun afin de créer les conditions de la connaissance objective, de la reconnaissance méritée, de la compréhension mutuelle et du dépassement assumé. Tous ces résultats attendus devraient aider à aménager, dans l'histoire, des espaces bien mérités, au profit d'acteurs peu évoqués dans la mise en relief de mutations ou la célébration de victoires en l'honneur d'institutions ou de personnalités choisies par « l'histoire savante ».

En définitive, l'histoire du temps présent, appliquée à ceux d'en bas, contribue à dépersonnaliser l'histoire discipline. Mieux, pour dessiner les contours de cette histoire militante, Michael Pollak, un des animateurs de cette approche, avait souligné que :

« les entretiens ne sont plus saisis pour reconstruire un événement ou une période historique, mais pour analyser comment la perception sélective du passé façonne la perception du monde et les conduites quotidiennes. »¹⁰

Une tentative de reconstruction du passé, surtout quand celui-ci ne va pas au delà de deux générations, ne doit pas faire l'impasse sur les témoignages oraux si tant est que l'historien vise à en saisir les différentes facettes. Son métier lui commande d'explorer les coins et les recoins des lieux et des acteurs d'histoire. En donnant la parole au témoin ou à son descendant immédiat pour cerner les contours d'une réalité, l'historien travaille à élargir et à enrichir la base épistémologique de sa discipline.

L'histoire de la Seconde Guerre mondiale, dans le contexte africain, présente certainement des coins encore laissés en friche. Sous ce rapport, une histoire d'en bas mérite d'être tentée. L'idée est d'autant plus justifiée que le vécu d'une guerre ne saurait se limiter aux expériences des champs d'opérations militaires et des prises de décisions officielles au détriment d'autres segments sociaux qui, bien que géographiquement éloignés des théâtres d'opération, n'en sont pas moins des acteurs dont la voix compte pour l'histoire. Le cas du Sénégal est encore plus intéressant quand des pistes de recherche que nous avons explorées semblent d'emblée, établir une relation de causalité entre le vécu quotidien des populations durant cette guerre et certains comportements citoyens après l'indépendance du pays. En convoquant la Seconde Guerre mondiale

¹⁰ Michael Pollak : « Pour un inventaire » in *Question à l'histoire orale*. Table ronde du 20 juin 1986. Cahiers de l'IHTP n° 4 juin 1987.

en vue d'une corrélation entre événements-repères, mémoire collective et consciences individuelles, nous pensons apporter une contribution significative à la vision globale d'un phénomène majeur ayant profondément marqué les relations internationales du XX^e siècle.

Il serait utile, pour les besoins de l'éclairage des acceptions qui guident cet ouvrage, de nous arrêter un instant sur le contenu, donné ici, aux groupes de mots autour desquels s'articulent ses différentes parties. L'expression « la guerre vécue d'en bas » renvoie à un vécu collectif et à des expériences individuelles qui sont déclinées dans des reconstitutions populaires sur la Seconde Guerre mondiale. Des récits autobiographiques et des témoignages oraux produits par des acteurs communément appelés les populations à la base, en constituent l'ossature. L'événement, objet d'histoire, est certes, du déjà vécu mais le souvenir qui en est conservé peut être très utile à l'historien préposé à la reconstitution du passé ;

« fabricant et fabriqué, l'événement est d'emblée un morceau de temps et d'action mis en morceaux, en partage comme en discussion : c'est bien à travers les lambeaux de son existence que l'historien travaille s'il veut en rendre compte ». ¹¹

L'événement-repère, passe par la reconnaissance d'un événement passé et par son choix pour situer dans le temps des souvenirs ; il constitue, pour l'individu et pour le groupe une véritable balise dans le passé et une pièce d'état civil dans le présent. L'année-événement du passé devient ainsi l'événement-repère du présent. Joseph Ki-Zerbo restitue bien cette réalité en affirmant que

« vouloir remonter la route du passé sans repère chronologique, c'est ressembler à un automobiliste qui parcourrait une route sans bornes kilométriques ni repères visibles, dans une voiture sans compteur. Les risques de confusion, d'inversion, de contraction ou de dilatation des distances sont considérables.... ». ¹²

Nous prenons à notre compte cette série de métaphores pour ensuite ajouter que, s'il n'est pas consigné à temps, l'événement-repère, du fait de la récurrence des faits ou phénomènes qu'il stigmatise, pourrait brouiller les pistes de la recherche historique. Dans le cas du Sénégal

¹¹ Arlette Farge. *Des lieux pour l'histoire*. Editions du Seuil, janvier 1997, p. 82.

¹² Joseph Ki-Zerbo. « La tradition orale en tant que source pour l'histoire africaine » in *La tradition orale. Problématique et Méthodologie des sources de l'histoire africaine*. Edité par Diouldé Laya, Centre régional de Documentation pour la Tradition orale, Niamey, Niger 1972, p. 103.

par exemple, « l'année de la famine » renvoie à plusieurs situations globales relevant de conjonctures différentes mais désignées toutes par le même vocable. Seuls des éléments concrets de contextualisation peuvent aider à faire des différenciations. Ces « cadres sociaux de la mémoire »¹³ permettent donc, surtout aux civilisations dites d'oralité, tout en conservant le passé, d'organiser leur présent en s'appuyant sur ce même passé.

Si la mémoire est à la fois un cadre et une fonction, parce que renvoyant à ce dont on se souvient mais aussi le fait de se souvenir de quelque chose, la mémoire collective est ici considérée comme le lieu de dépôt et le centre émetteur d'un ensemble de souvenirs communs à un groupe. Cependant, il faut le signaler, les perceptions développées par les uns et les autres, n'ont pas manqué d'instaurer un débat savant autour de la notion de mémoire collective. Jean Pierre Rioux considère que

« toute mémoire collective résulte de l'apport dans le temps de plusieurs mémoires sociales confluentes ou divergentes, hiérarchisées ou coordonnées. La pluralité de ces mémoires qui se sédimentent en une mémoire passive est de deux ordres : pluralité des groupes, pluralité des objets de mémoire. Il y a donc des mémoires par genre de connaissance et le genre de connaissance se caractérise par le réseau de mémoire ».¹⁴

Cette position exprimée par un groupe qui s'investit dans l'histoire du temps présent consiste à dire que la mémoire collective résulte d'une cohabitation de mémoires spécialisées. D'ailleurs l'auteur donne l'exemple d'une mémoire villageoise qui regrouperait une mémoire du jardinage, une mémoire de l'art de travailler le bois, une mémoire pour chaque pratique. Jean Claude Bouvier est plus précis sur la réalité et le mode de fonctionnement de ce type de mémoire en affirmant que

« la mémoire collective n'est pas à proprement parler la somme mais la résultante de mémoires exprimées individuellement sur les contenus qui concernent le destin du groupe ou du peuple tout entier »¹⁵.

¹³ Voir à ce propos, Maurice Halbwachs (1975). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris. PUF, 298 p. (réédition).

¹⁴ Jean.Pierre.Rioux (1981). « La mémoire collective en France depuis 1945 propos d'étape sur l'activité d'un groupe de travail », in *Bulletin de l'IHTP* (6) : 37.

¹⁵ Jean Claude Bouvier : « Oralité de la mémoire » in *Croire la Mémoire ? Approches critiques de la mémoire orale* (Rencontres internationales Saint-Pierre, Hôtel la Lanterna, 16,17 et 18 octobre 1986, p. 11.

Mais aussi, il arrive, selon lui, que « le souvenir soit pris en charge directement et valorisé par le groupe... ». C'est tout le sens des cérémonies commémoratives. Plus nuancé, Yves Lequin introduit un élément de différenciation entre

« la mémoire commune, celle des personnes qui se souviennent en commun d'un certain nombre de choses et la mémoire collective qui signifie qu'autour d'un événement ou d'une série d'événements, proches ou lointains, se forme une communauté de mémoire conflictuelle, qui est affectée de signes différents, voire opposés ».¹⁶

Dépassant le cadre des contours sémantiques, Henry Rousso décrit la fonction de la mémoire collective qui serait de

« structurer l'identité du groupe ou de la nation, donc de les définir en tant que tels et de les distinguer d'autres entités comparables ».¹⁷

Dans cet ouvrage, la notion de mémoire collective renverra, pour l'essentiel, à un ensemble de souvenirs, communs ou non mais produits sur un passé collectivement vécu. La notion de « consciences individuelles », désignera, pour nous, l'appropriation individuelle des souvenirs d'un passé collectif et le système de connexion qui lui est adjacent en vue d'une production de sens par rapport à une trajectoire qui est personnelle ou tout au plus familiale. Parlant de la quotidienneté relative à la Seconde Guerre mondiale, Dominique Veillon fait remarquer cette forme d'appropriation des péripéties du conflit par des consciences individuelles, en déclarant que

« il y a un avant et un après-guerre perceptibles non seulement dans la chronologie mais aussi dans les esprits, chacun exprimant à sa façon le choc consécutif à la défaite et mesurant le changement qui en a résulté dans son existence de tous les jours ».¹⁸

Dans cette entreprise de mise en évidence de mécanismes d'historisation populaire et de procédés de connexions individuelles à des événements, les objectifs que nous nous fixons visent tous à valoriser

¹⁶ Yves Lequin. *Idem.* p135

¹⁷ Henry Rousso (1991). « Pour une histoire de la mémoire collective: l'après Vichy », in *Cahiers IHTP* (18) : 168.

¹⁸ Dominique Veillon. « Le quotidien », in *Ecrire l'Histoire du temps présent, Actes des journées d'études de l'IHTP*, Paris, CNRS, 14 mai 1992, p. 315-323.

davantage l'oralité dans l'historiographie africaine par une prise en compte bien mesurée de la place de la « parole-source », celle qui ne se prête pas, de facto, à la critique fondée sur les prétendues limites d'une transmission transgénérationnelle. Le mode de transmission de bouche à oreille, dit-on, altère le message, en déforme le contenu et crée un autre message qui s'éloigne de la vérité. Ce jugement a alimenté, en son temps, un débat savant sur la validité de la tradition orale mais, dans le cas qui nous préoccupe, c'est de l'histoire du temps présent qu'il est question, cette histoire dont l'audience reste encore limitée dans les traditions historiennes. Ici, le témoignage oral est l'œuvre d'acteurs témoins, de témoins contemporains des événements dont ils parlent, ou tout au plus, de témoins appartenant à la génération d'après événement. Le travail portera, pour l'essentiel, sur des témoignages oraux de première main.